

# Albert Mockel, l'initiateur

par

PIERRE MASSON

Les relations de Gide avec Albert Mockel sont bien connues. La publication de leur correspondance (établie et présentée par Gustave Vanwelkenhuyzen, Genève : Droz, 1975), mieux que le bref portrait de Mockel que Gide brossa dans *Si le grain ne meurt*, a permis de saisir le rôle d'initiateur que Mockel tint envers son cadet à l'égard des milieux symbolistes. Avec *La Wallonie*, ne dirigeait-il pas l'une des plus importantes revues de cette nouvelle génération littéraire ?

Notre propos n'est donc pas de refaire l'histoire de leurs relations, mais de placer Mockel à sa place dans un ouvrage consacré aux rapports de Gide avec la Belgique, c'est-à-dire au commencement. Sans Mockel, en effet, les choses ne se seraient sans doute pas passées ainsi, ou si rapidement. Gide avait fait sa connaissance chez Mallarmé, lors des fameux mardis où Mockel était déjà un habitué quand y fit ses premiers pas le timide auteur des *Cahiers d'André Walter*. Ils durent parler de la Belgique, Gide exprima son admiration pour l'œuvre de Maeterlinck avec qui Mockel était déjà en relations épistolaires. C'est ce dernier qui incita Gide à envoyer à Maeterlinck un exemplaire de son livre, se chargeant pour sa part d'une lettre d'introduction auprès du maître gantois, Maeterlinck écrivant à son tour un peu après :

J'ai reçu *Les Cahiers d'André Walter* dont vous avez bien voulu m'annoncer l'envoi : c'est en effet une œuvre tout à fait hors ligne et qui a peut-être d'emblée ce caractère « sans date » et impérissable spécial aux chefs-d'œuvre français. Je ne sais où écrire à l'auteur pour le remercier. Pourriez-vous me donner son adresse<sup>1</sup> ?

---

1. Lettre publiée dans les éditions de 1925, de 1930 et de 1986 des *Cahiers d'André Walter*, ainsi que la lettre suivante.

Mockel fournit le renseignement, et le 9 mai 1891, Gide recevait de Maeterlinck cette lettre :

Monsieur et cher confrère,

Si je n'avais pu voir clairement, en votre livre, la pure et simple noblesse de votre âme et qu'elle doit être incapable de toute cruauté, j'avoue que votre lettre m'eût presque inquiété. Je vous remercie profondément de cette lettre et de l'envoi de ce livre admirable. C'est à certains moments éternels comme *l'imitation*, comme Marc-Aurèle, comme les rares livres qui ont une vie organique, une vie qu'on sent qui a lieu *ab intro* comme dans les paroles de Jésus-Christ par exemple, et qui ne s'agglomère pas comme une boule de neige. Débarrassé de quelques accessoires, resserré un peu, ce serait tout à fait impérissable et sans date : le triste et merveilleux bréviaire des vierges. Et puis, quelle joie de retrouver en France cette puissance et ces habitudes métaphysiques et cette faculté divine de l'introspection simple ; et la simple et timide et presque maladroite sublimité de la pensée, si rare en ces pauvres temps de sublime purement matériel ou verbal. Je vous remercie encore de l'envoi de ce noble et grand livre où toute âme qui n'a pas voulu tomber tout de suite retrouvera ses luttes éternisées avec ce caractère spécial d'immuabilité et de merveilleuse mesure qu'ont seuls les grands chefs-d'œuvre de France : car il me semble que ce livre a l'odeur singulière des chefs-d'œuvre... Je songe à cette bonté d'une discrétion si grande... et ces attendrissements qu'on n'a jamais sus et ces résignations dans le désert et ces larmes qu'on n'a pas osé verser seul, et toute la vie qu'on n'ose jamais traduire...

Me permettez-vous de vous serrer humblement les mains ?

Maurice Maeterlinck

À partir de là, un échange va s'instaurer entre les deux écrivains, qui aboutit peu après à une visite que Gide, voyageant en Hollande et en Belgique pendant l'été, fait à Maeterlinck, ainsi qu'il le raconte au retour à Mockel :

Il se peut que je revienne en Belgique à la fin de l'hiver — car j'ai été ravi de mon voyage. J'ai vu plusieurs fois Maeterlinck, mais Van Lerberghe m'a décidément fait trop peur ; je n'ai pas osé l'approcher<sup>2</sup>.

Et Mockel de s'indigner :

Comment, vous n'avez pas vu Charles V.L. ? Mais vous êtes un monstre ! [...] Mais il est le garçon le plus simple et le meilleur<sup>3</sup>...

Malgré ces encouragements, Gide va attendre l'automne pour établir ce contact, après avoir reçu une lettre attardée mais chaleureuse de l'auteur des *Flaireurs*. Il reprend alors la même curieuse excuse :

2. Lettre du 23 août 1891, *Correspondance* citée, p. 41.

3. Lettre du 28 août 1891, *ibid.*, p. 44.

Je serais certainement venu vous trouver, à Bruxelles, où je suis passé cet été, si la crainte ne m'avait retenu [...], puis vous me faisiez parfaitement peur ; peut-être Mockel vous a-t-il dit cela <sup>4</sup>.

Dans *La Wallonie*, en août, Mockel vient de publier *Reflets d'ailleurs*, proses que Gide a signées André Walter. À Liège, ce texte est remarqué par Charles Delchevalerie, rédacteur en chef d'une jeune revue symboliste que Paul Gérardy, poète lui aussi, vient de créer : son premier numéro va paraître en janvier 1892. C'est probablement par l'entremise de Mockel que Delchevalerie obtient l'adresse du pseudo Walter, et lui écrit alors :

CHARLES DELCHEVALERIE À ANDRÉ GIDE

FLORÉAL

Revue

de littérature et d'art

Rédaction

Liège, le 2 février 1892.

Monsieur,

Nous sommes ici quelques jeunes et nous faisons une revue d'art dont le premier n<sup>o</sup>, paru il y a quelques jours, vous est sans doute parvenu. Si vous avez pris la peine de nous lire, vous nous aurez vus, du moins, sincères et juvéniles, et c'est là ce qui m'autorise à venir vers vous, plus encore, je crois, que la caution des hautes sympathies qui voulurent bien aider à notre projet.

Mes amis me chargent, Monsieur, de vous prier de consentir à ce que nous vous inscrivions parmi nos collaborateurs, et de vous demander de nous donner de temps à autre — oh, le plus souvent et le plus tôt possible ! — quelque petite page de vos brouillons.

Nous n'avons guère pu vous lire, ici — et ce que nous connaissons de vous se réduit à peu près aux *Reflets d'ailleurs* publiés à *La Wallonie* ; mais il y avait dans ces délicates proses irisées de quoi former viablement tous les éléments de l'admiration sympathique d'art que nous vous avons vouée. C'est vous dire, n'est-ce pas, quelle bonne joie nous aurions de pouvoir vous compter parmi nous.

*Floréal* tient à vous dire anticipativement sa gratitude — dans l'espoir inavoué de vous engager quelque peu — et je vous prie de croire à l'expression de mes sentiments distingués.

Charles Delchevalerie <sup>5</sup>

Gide va répondre positivement à cette demande, en envoyant *Paysages*, texte en prose qui paraît dans le n<sup>o</sup> 3 de *Floréal*, en mars 1892.

4. V. la correspondance présentée plus loin dans le présent numéro.

5. Lettre inédite, Bibl. litt. Jacques-Doucet.

## CHARLES DELCHEVALERIE À ANDRÉ GIDE

FLORÉAL

Revue  
de littérature et d'art—  
Rédaction  
Rue de la Boverie, 7  
LIÈGE

14 février 1892.

Monsieur,

Que je vous dise bien vite tous nos chaleureux mercis pour avoir si aimablement accepté notre invitation, pour les lignes si cordialement sympathiques que vous avez bien voulu m'écrire, et surtout pour les exquises proses de votre envoi. Permettez que nous vous disions notre admiration pour les rares petits bijoux que sont ces paysages en teintes de clarté délavée. Quelle harmonieuse psychologie, aussi, vous savez en dégager ! Mais je ne veux pas vous en parler sur une brève carte commencée pour vous dire tout bonnement notre joie reconnaissante. Vos fragments ne pourront malheureusement passer dans notre second n°, déjà préparé et que patronnent Henri de Régnier et Fernand Séverin — mais nous serons heureux d'en blasonner notre n° de mars. Je vous enverrai donc épreuve en temps et lieu. — Nos mercis encore, et pardon pour cette hâte et veuillez croire aux meilleurs sentiments de votre tout dévoué

Ch. Delchevalerie <sup>6</sup>

Rappelé en Belgique par la mort de son père, Mockel participe à cet échange ; le 27 février, de Liège, il écrit à Gide :

Quelle bonne surprise j'ai eue à mon retour de Bruxelles, mon cher ami, en trouvant ici votre affectueuse lettre. J'ai couru tout de suite chez Delchevalerie et il m'a montré vos proses. [...] Je vous remercie infiniment d'avoir bien voulu me les dédier et je suis très fier de voir mon nom joint au vôtre dans la perspective de ces pages nacrées <sup>7</sup>...

Et c'est encore Mockel, parfait confrère envers cette revue rivale de la sienne, que Gide utilise comme intermédiaire entre lui et *Floréal* :

Je reçois les épreuves de *Floréal*.

Aurez-vous l'obligeance de les remettre à Delchevalerie ou à l'imprimerie <sup>8</sup> ?

Pourtant, sa collaboration à cette revue ne se renouvellera pas. En

---

6. *Id.*

7. *Correspondance citée*, p. 55.

8. *Ibid.*, p. 64, lettre du 9 mars 1892.

novembre, il écrit à Mockel :

Si vous rencontrez Delchevalerie faites-lui de nos amitiés. Je n'oublie pas *Floréal* mais je n'ai pas un instant <sup>9</sup>.

D'ailleurs, *Floréal* cesse de paraître en mars 1893. Mais cette expérience connaît un autre prolongement : Gide, qui a bien dû avoir quelques contacts avec son directeur, Paul Gérardy, éprouve à l'égard de l'Allemagne, en particulier depuis le séjour qu'il a fait à Munich au printemps 1892, un intérêt soutenu ; or Gérardy est germaniste, poète bilingue ami de Stefan George pour qui il a écrit un poème-dédicace, et il collabore à la revue que George publie à Berlin depuis 1892, les *Blätter für die Kunst*.

Gide va donc s'adresser à Gérardy pour obtenir cette revue confidentielle. Nous ne possédons que la réponse de Gérardy, que Gide reçoit alors qu'il séjourne à La Brévine :

PAUL GÉRARDY À ANDRÉ GIDE

Liège, 19 décembre 1894.

Cher Monsieur,

Votre bonne et si belle lettre m'a rencontré en voyage, à Nuremberg je crois, et elle m'a causé une joie profonde. Ne m'en veuillez pas si le hasard de mes pérégrinations ne m'a pas permis de vous répondre plus vite. Me revoici au calme dans cette banalement bonne vieille ville de Liège et je puis à loisir m'entretenir avec vous.

Sans doute les *Blätter* vous sont déjà parvenus. J'ai écrit à mon ami Stefan George pour le prier de vous envoyer toute la collection. Les *Blätter* n'ont pas d'abonnés et ne paraissent qu'à un nombre fort restreint de lecteurs, choisis par les collaborateurs et nous sommes heureux de vous compter parmi les rares qui s'intéressent à notre effort.

Ce qui, dans votre trop bonne lettre, m'a causé une joie très grande, c'est de voir que vous êtes au courant des choses d'Allemagne. Si vous saviez combien nous souffrons parfois de voir les meilleures revues françaises chanter ceux qui là-bas sont nos pires ennemis — tous ces vagues faiseurs de livres insipides, les Hauptmann, les Indermann, les Bierbaum et d'autres. Réalistes convaincus jadis, les voilà qui font volte-face vers le symbolisme. Vous connaissez sans doute leurs œuvres et il est superflu de vous en parler davantage pour que vous compreniez combien Stefan George et mes quelques autres amis des *Blätter für die Kunst* sont, dans ces grandes Allemagnes, les solitaires et les désolés. À peine trouve-t-on quelques personnes avec lesquelles la conversation est possible : quelques peintres, deux ou trois musiciens et c'est tout. Nous nous sommes trouvés réunis une partie de cette année, à Mu-

---

9. *Ibid.*, p. 78.

nich ; maintenant le groupe s'est dispersé à travers toute l'Allemagne et nous nous sommes dit au revoir la désolation dans l'âme et avec le triste espoir de nous retrouver tous un jour — à Paris !

Je prépare en ce moment un livre sur l'Allemagne d'aujourd'hui. Ce sera un livre bien triste ! Vous me faites cette aimable proposition de venir à Munich puisque j'y suis. J'aurais été bien heureux de vous présenter les quelques artistes amis de là-bas. Mais je ne sais quand je retournerai à Munich ; ce ne sera certainement pas de sitôt. Mais Liège est si près de Paris. Si vous voulez faire ce court voyage, ce me serait une bonne joie de m'entretenir avec vous des choses de cette chère et désolée Allemagne.

Votre, en toute sympathie

Paul Gérardy

Liège, 22 rue St Rémy <sup>10</sup>.

Nous ignorons si cet échange se prolongea ; la plupart des papiers de Gérardy ont été détruits. Mais on peut supposer qu'en 1896, son nom servit à son jeune ami Christian Beck pour se présenter à Gide, auteur à l'étoile montante. Et quand, en 1908, Gide fit enfin connaissance de Stefan George, ce fut au cours d'un repas chez Albert Mockel... Ce poète belge, eût dit Lafcadio, était un carrefour...

---

10. Lettre inédite, Bibl. lit. Jacques-Doucet.